

Migrations et temporalités en Méditerranée

Les migrations à l'épreuve du temps
(XIX^e-XXI^e siècle)

sous la direction de

Virginie Baby-Collin, Sylvie Mazzella, Stéphane Mourlane,
Céline Regnard, Pierre Sintès



Lieu d'échanges et de conflits, de circulation et de confrontation des hommes, des biens, des savoir-faire, des langues et des idées, la Méditerranée invite à la comparaison des espaces, des temps, des pratiques. Son histoire, faite d'expériences à mettre au jour, incite à mesurer échecs et succès et à apprécier la part de la réalité, de l'utopie, du désenchantement et des anticipations fondatrices.



Migrations et temporalités en Méditerranée Les migrations à l'épreuve du temps (xix^e-xxi^e siècle)

sous la direction de

Virginie Baby-Collin, Sylvie Mazzella, Stéphane Mourlane,
Céline Regnard, Pierre Sintès

Les temporalités constituent une entrée courante de l'approche des migrations internationales, tout en n'en demeurant bien souvent qu'une dimension implicite, voire impensée. Dans leur pluralité, les rythmes temporels scandent pourtant les transformations sociales à des échelles variables, et les historiens ne sont pas les seuls à pouvoir les intégrer à leur réflexion. À bien des égards, sociologues, géographes, anthropologues, et plus généralement l'ensemble des chercheurs en sciences sociales, incluent les temporalités dans leurs analyses des migrations et de leurs territoires. Pour en rendre compte, cet ouvrage propose d'observer des trajectoires collectives ou individuelles de migrants en Méditerranée, à différentes époques, en soulignant les jeux de temporalités dans lesquelles elles se déploient : celles des projets, de leur mise en œuvre, des voyages et des traversées, des installations, des nostalgies et des retours réels ou fantasmés, des circulations et des visites familiales...

Virginie Baby-Collin, géographe, TELEMME (AMU, CNRS) ; Sylvie Mazzella, sociologue, LAMES (AMU, CNRS) ; Stéphane Mourlane, historien, TELEMME (AMU, CNRS) ; Céline Regnard, historienne, TELEMME (AMU, CNRS) ; Pierre Sintès, géographe, TELEMME (AMU, CNRS).

Ont contribué à cet ouvrage : Boris Adjemian, Zeynep Aktüre, Lisa Anteby-Yemini, Sophie Blanchard, Michel Calapodis, Marie Caquel, Ela Çil, Frédéric Décosse, Irène Dos Santos, Hadrien Dubucs, Piero-D. Galloro, Cyril Isnart, Hicham Jamid, Béatrice Mésini, F. Nurşen Kul, Laura Odasso, Laura Oso, Delphine Pagès-El Karoui, Thomas Pfirsch, Stéphanie Rolland-Traina, Camille Schmoll, Iris Seri-Hersch, Francesca Sirna, Liza Terrazzoni, Annalaura Turiano, Hugo Vermeren, Roger Waldinger.

ISBN : 978-2-8111-1815-0

© Aix-Marseille Université, CNRS,
MMSH, 13094, Aix-en-Provence
<http://mmsh.univ-aix.fr>

© Éditions Karthala
22-24 bd Arago, 75013 – Paris
<http://www.karthala.com>
paiement sécurisé

2017

Illustration de couverture : © Quai des Belges : plaque commémorative de l'arrivée de marins grecs à Marseille, 600 av. J.-C., 1991. Jacques Windenberger, SAIF, 2017.

Collection L'atelier méditerranéen
Directeur de la collection : Philippe Jockey
Secrétariat de rédaction : Gisèle Seimandi

Mégapoles méditerranéennes, sous la direction de C. Nicolet, R. Ilbert et J.-C. Depaule, 2000

Valeur et distance. Identité et société en Égypte, sous la direction de C. Décobert, 2000

Techniques et sociétés en Méditerranée, édité par J.-P. Brun et Ph. Jockey, 2001

L'anthropologie de la Méditerranée, sous la direction d'A. Blok, C. Bromberger et D. Albera, 2001

La Méditerranée des réseaux, sous la direction de J. Cesari, 2002

Nourrir les cités de Méditerranée, sous la direction de B. Marin et C. Virlouvet, 2004

La Méditerranée des anthropologues, sous la direction de D. Albera et M. Tozy, 2005

Enjeux d'histoire, jeux de mémoire. Les usages du passé juif, sous la direction de J.-M. Chouraqui et G. Dorival, 2006

Gens de passage en Méditerranée de l'Antiquité à l'époque moderne, sous la direction de C. Moatti et W. Kaiser, 2007

Saint et sainteté dans le christianisme et l'islam. Le regard des sciences de l'homme, sous la direction de N. Amri et D. Gril, 2007

Marbres et autres roches de la Méditerranée antique : études interdisciplinaires, sous la direction de Ph. Jockey, 2009

La raison du mouvement. Territoires et réseaux de migrants albanais en Grèce, P. Sintès, 2010

Les acteurs des transformations foncières autour de la Méditerranée au XIX^e siècle, sous la direction de V. Guéno et D. Guignard, 2013

La loge et le fondouk. Les dimensions spatiales des pratiques marchandes en Méditerranée. Moyen Âge – Époque moderne, sous la direction de W. Kaiser, 2014

Juives et musulmanes. Genre et religion en négociation, sous la direction de L. Anteby-Yemini, 2014

Pêches méditerranéennes. Origines et mutations. Protohistoire-XXI^e siècle, sous la direction de D. Faget et M. Sternberg, 2015

Pollutions industrielles et espaces méditerranéens. XVI^e-XXI^e siècle, sous la direction de L. Centemeri et X. Daumalin, 2015

Dire l'architecture dans l'Antiquité, sous la direction de R. Robert, 2016

Penser le service public en Méditerranée. Le prisme des sciences sociales, sous la direction de G. Gallenga et L. Verdon, 2017

Migrations et temporalités en Méditerranée

Les migrations à l'épreuve du temps (xix^e-xxi^e siècle)

sous la direction de
Virginie Baby-Collin, Sylvie Mazzella, Stéphane Mourlane,
Céline Regnard, Pierre Sintès

Karthala
Maison méditerranéenne des sciences de l'homme

Les auteurs

Boris ADJEMIAN, Bibliothèque Nubar de l'UGAB, IMAf, Paris, France
Zeynep AKTÜRE, Izmir Institute of Technology, Izmir, Turquie
Lisa ANTEBY-YEMINI, CNRS, Aix Marseille Univ, IDEMEC, Aix-en-Provence, France
Virginie BABY-COLLIN, Aix Marseille Univ, CNRS, TELEMME, IUF, Aix-en-Provence, France
Sophie BLANCHARD, Université Paris-Est – Créteil-Val-de-Marne, Lab'Urba, Créteil, France
Michel CALAPODIS, Université Paul Valéry – Montpellier III, Montpellier, France
Marie CAQUEL, Université de Lorraine, CERCLE, Nancy, France
Ela ÇİL, Izmir Institute of Technology, Izmir, Turquie
Frédéric DÉCOSSE, Aix Marseille Univ, CNRS, LEST, Aix-en-Provence, France
Irène DOS SANTOS, EHESS, CADIS, Paris, France
Hadrien DUBUCS, Université Paris-Sorbonne – Paris 4, CNRS, ENc UMR 8185, Paris, France
Piero-D. GALLORO, Université de Lorraine, 2L2S, Metz, France
Cyril ISNART, CNRS, Aix Marseille Univ, IDEMEC, Aix-en-Provence, France
Hicham JAMID, LISE UMR 3320, CNRS, CNAM ; LEMASE, Université Ibn Zohr, Agadir, Maroc
F. Nürşen KUL, Izmir Institute of Technology, Izmir, Turquie
Sylvie MAZZELLA, Aix Marseille Univ, CNRS, LAMES, Aix-en-Provence, France
Béatrice MÉSINI, Aix Marseille Univ, CNRS, TELEMME, Aix-en-Provence, France
Stéphane MOURLANE, Aix Marseille Univ, CNRS, TELEMME, Aix-en-Provence, France
Laura ODASSO, Aix Marseille Univ, CNRS, LAMES, LabexMed, Aix-en-Provence, France
Laura OSO, Facultade de Socioloxia, Universidade da Coruña (UDC), A Coruña, Espagne
Delphine PAGÈS-EL KAROUI, CERMOM, INALCO, USPC, Paris, France
Thomas PFIRSCH, Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis, Calhiste, UMR 8504, Valenciennes, France
Céline REGNARD, Aix Marseille Univ, CNRS, TELEMME, IUF, Aix-en-Provence, France
Stéphanie ROLLAND-TRAINA, Université de Bordeaux, Passages UMR 5319, Bordeaux, France
Camille SCHMOLL, Université Paris Diderot – Paris 7, CNRS, Géographie-cités UMR 8504, IUF, Paris, France
Iris SERI-HERSCH, Aix Marseille Univ, CNRS, IREMAM, Aix-en-Provence, France
Pierre SINTÈS, Aix Marseille Univ, CNRS, TELEMME, Aix-en-Provence, France
Francesca SIRNA, CNRS, Université Sophia Antipolis, URMIS UMR 8245, Nice, France
Liza TERRAZZONI, EHESS, CADIS, Paris, France
Annalaura TURIANO, Aix Marseille Univ, IREMAM, LabexMed, Aix-en-Provence, France
Hugo VERMEREN, Université de Reims Champagne-Ardenne, Reims, France
Roger WALDINGER, University of California, Los Angeles, États-Unis

Sommaire

Introduction – Virginie Baby-Collin, Sylvie Mazzella, Stéphane Mourlane, Céline Regnard, Pierre Sintès	9
Piero-D. Galloro – <i>Les configurations temporelles du migrant comme objet-frontière</i>	23

Partie 1 – Séquences migratoires

Roger Waldinger – <i>Émigrants et pays d’émigration : une mise en perspective historique</i>	43
Annalaura Turiano – <i>L’émigration des Italiens d’Égypte, 1930-1967 : temporalités et encadrement</i>	59
Stéphanie Rolland-Traina – <i>D’une île à l’autre. Transformation de la migration dans une région frontalière de la Croatie. XIX^e- XX^e siècle</i>	77
Liza Terrazoni – <i>Les Français au Maroc : profils et temporalités d’un nouveau régime de migration</i>	95
Lisa Anteby-Yemini – <i>L’évolution des figures du migrant en Israël</i>	113

Partie 2 – Circulations migratoires

Hugo Vermeren – <i>Faire du nomade un sédentaire : d’une migration circulaire à une immigration de peuplement. Le cas des corailleurs italiens à Bône au XIX^e siècle</i>	127
Frédéric Décosse – « <i>Wanted but not welcome</i> ». <i>Les programmes de migration temporaire à l’épreuve du temps</i>	143
Béatrice Mésini – <i>Migrations temporaires dans l’agriculture méditerranéenne : multiplicité des temps sociaux, duplicité des temps politiques</i>	157

Partie 3 – Genre, générations et famille

Hadrien Dubucs, Thomas Pfirsch, Camille Schmoll – <i>Pour une approche générationnelle de l’émigration ? Réflexions à partir du cas des migrants très qualifiés à Paris</i>	179
Laura Oso – <i>Observer les temporalités de la migration féminine en Espagne : familles latino-américaines à l’épreuve du transnational</i>	197
Laura Odasso – <i>Expériences migratoires de familles mixtes : jalons temporels</i>	211

Partie 4 – Des migrants de retour

Francesca Sirna – <i>Le retour : l’accomplissement du projet ? Les Piémontais et les Siciliens en Provence dès 1946</i>	227
Sophie Blanchard – <i>Le temps du retour : projets de retour et stratégies migratoires des familles de commerçants boliviens dans l’agglomération de Barcelone</i>	247
Irène Dos Santos – <i>Temporalités migratoires dans les liens construits avec le pays d’origine : le cas des descendants de Portugais de France</i>	263
Marie Caquel, Hicham Jamid – <i>La caravane des mineurs marocains du Nord-Pas-de-Calais : du projet mémoriel au pèlerinage identitaire</i>	285

Partie 5 – Mémoires et imaginaires de la migration

Michel Calapodis – <i>Migrations, mémoire et dépassement des oppositions spatio-temporelles : l’exemple de la communauté grecque à Marseille au XIX^e siècle</i>	303
Boris Adjemian – <i>Foyers de l’émigration et mémoires du temps de l’immigration arménienne en Éthiopie au XX^e siècle</i>	319
Zeynep Aktüre, Ela Çil, F. Nurşen Kul – <i>Vie (après la mort) dans les villages grecs abandonnés de l’Anatolie occidentale ?</i>	335
Iris Seri-Hersch – <i>Migrations, mémoire sociale et temporalités à Jisr al-Zarqâ’ : enquête sur l’histoire d’un village arabe israélien assiégé</i>	355
Cyril Isnart – <i>Le passé catholique de Rhodes. Mobilités, mémoire religieuse et pratiques patrimoniales dans le Dodécanèse contemporain</i>	373
Delphine Pagès-El Karoui – <i>Imaginaires migratoires égyptiens : quand la littérature et le cinéma questionnent l’émigration</i>	389

Introduction

Les rythmes temporels scandent les transformations sociales à des échelles variables, et les historiens ne sont pas les seuls à les intégrer à leur réflexion*. De nombreux chercheurs en sciences sociales tiennent couramment compte des temporalités dans leurs analyses des mondes sociaux et de leurs territoires. Déjà Marc Bloch décrivait le temps comme « plasma même où baignent les phénomènes et [...] lieu de leur intelligibilité »¹ ; Fernand Braudel, pour sa part, décrivait le territoire méditerranéen à travers une construction temporelle qu'il pensait à partir de trois niveaux : celui événementiel de la politique, celui social des mouvements collectifs, celui géographique de la longue durée quasi immuable². En raison de sa transversalité et de son actualité, cette thématique invite à présent au dialogue au sein des sciences de la société³, surtout à l'heure d'un monde contemporain marqué par une « accélération » des rythmes de ses transformations, où la vitesse semble être devenue la base des utopies contemporaines visant à contracter les espaces et à dominer le temps – mouvement perçu par certains comme étant au cœur de nouveaux processus d'exploitation et d'aliénation par d'autres⁴.

Concernant l'étude des migrations internationales, les temporalités ont aussi pu constituer de longue date un prisme habituel pour analyser les flux migratoires mondiaux, tout en n'en demeurant bien souvent qu'une dimension implicite. Cette inscription dans le temps a pourtant pu devenir l'objet même de la recherche, et être considérée comme une manière d'en expliquer le déroulement. C'est dans cet esprit qu'en 1977 Abdelmalek Sayad interrogeait « les trois âges de l'émigration algérienne en France », reprenant à cette occasion une certaine vision des rythmes migratoires⁵. Ce type d'approche a même suscité des typologies et des classifications reposant sur la motivation du déplacement des migrants (migrations de pionniers, migration de travail, migration familiale) qui découlaient en fait d'une approche téléologique implicite où les migrants passaient inexorablement du statut de primo-arrivant à celui d'« immigré » durablement installé en famille en fonction de leur temps de séjour. Néanmoins, ce point de vue a été discuté dans les années 1980 et 1990 sous l'impulsion d'historiens, de géographes,

ou de sociologues qui ont redécouvert l'importance des liens durables tissés entre les espaces de départ et ceux de l'arrivée. La prise en compte des mouvements de « va-et-vient »⁶ a imposé des notions telles que le champ migratoire, l'espace social transnational et les territoires circulatoires⁷, qui impliquaient aussi une relation au temps de la migration.

Mais au-delà de l'approche diachronique des processus migratoires, mettant notamment l'accent sur les vagues migratoires et leurs composantes générationnelles, l'observation des trajectoires des migrants, collectives ou individuelles, à différentes époques, conduit à privilégier désormais l'observation de temporalités spécifiques : celles des projets, de leur mise en œuvre, des voyages et des traversées, des phases d'attente et de transit, des installations, des nostalgies et des retours réels ou fantasmés, des circulations de va-et-vient et des visites familiales, etc. Dans les dernières décennies du xx^e siècle, ce type de considération a conduit à envisager avec une plus grande attention des phénomènes impliquant la dimension identitaire ou mémorielle de la migration tels que les fonctionnements diasporiques. Ceux-ci semblent avoir été favorisés (ou au moins rendus plus visibles) par la transformation des moyens de communication et de transport et surtout par la facilitation des contacts de longue distance qui en découlait. Ce nouveau point de vue attribue à la migration la création d'univers sociaux qui dépassent le simple cadre de l'installation dans un nouveau pays de résidence ou de l'absence d'un pays d'origine. Une telle mobilité – décrite depuis déjà plusieurs décennies en France sous le terme de circulation – entraîne tout un ensemble des liens matériels comme immatériels, tissés entre différents espaces et différentes personnes. Dans le champ de la recherche anglo-saxonne, l'avènement d'une perspective transnationale a contribué à renouveler ces analyses et à proposer un changement de focale, passant de l'étude des modes d'intégration à celle du maintien de liens à distance, et de logiques temporelles de longue durée à des cycles temporels plus variables⁸. Différents niveaux de réflexion découlent ainsi de l'appréhension des temporalités de la migration : depuis celui des séquences temporelles qui structurent le phénomène migratoire à un niveau macro, à celui des rapports au temps entretenus par les migrants, à l'échelle de l'individu, de la famille, ou du groupe.

Si le regard se porte sur l'analyse des flux migratoires en eux-mêmes, la question se pose de plus en plus d'une évolution du temporaire vers le définitif et des modalités d'installation. Les États s'en montrent désormais des plus préoccupés : à l'accélération et la réversibilité des mobilités s'oppose la fermeté des politiques migratoires qui transforme et ralentit les processus de passages. Deux temporalités de l'expérience migratoire semblent ainsi s'opposer selon le point de vue adopté : celui des migrants ou celui des États, en tant qu'opérateur de régulations et de contrôle. Dans l'aire méditerranéenne⁹, autour de la zone Schengen, le

renforcement des contrôles des flux migratoires aux frontières, via par exemple la mise en place de l'agence européenne Frontex, depuis 2004, et des formes d'externalisation des contrôles sur les pays de l'Est et du Sud, a profondément affecté les parcours des migrants irréguliers. Il ne s'agit plus seulement de partir et d'arriver, mais de traverser des périodes de transit parfois multiples et plus ou moins longues. On peut ainsi évoquer un temps suspendu des mobilités dans les camps, les centres et les campements informels, lieux de transit et d'assignation. Pour les clandestins, l'attente, le voyage et ses contretemps s'inscrivent comme une séquence durable tout autant qu'ils sont une étape obligée du parcours migratoire¹⁰. Les politiques de contrôle ont pour conséquence un ralentissement des circulations et des formes d'installation dans des temporalités plus longues au sein des espaces d'accueil. Les processus d'attente ainsi que les formes de sédentarisation forcée qui en découlent font subir aux migrants un effet de nasse, entre précarité et incertitude. On assiste donc à l'avènement de temporalités de migrations de plus en plus différenciées selon les individus, leur statut migratoire, leur origine : aux entrepreneurs et aux élites circulantes de la globalisation, pour lesquels les traversées de frontières ne sont que des formalités aux guichets des aéroports internationaux, et pour lesquels la migration est, d'une certaine façon, intégrée dans un quotidien mobile, s'opposent les contraintes, les détournements, les traversées incertaines de ceux qui n'ont pas le passeport adéquat.

11

Mais le rapport entre temporalités et migrations n'est pas seulement séquentiel et diachronique. Il se définit aussi comme perception du temps dans le cadre de systèmes de représentations produits autour de l'expérience migratoire. Le temps des migrants peut, par exemple, entrer en confrontation avec les temporalités des sociétés d'accueil qui font de « l'intégration » un processus nécessairement inscrit dans la durée. Il interagit aussi avec les temporalités des sociétés de départ. Les nouvelles technologies de communication permettent aux « migrants connectés »¹¹ de mener leurs vies en simultané avec leurs familles restées dans leur pays d'origine. Ces nouvelles formes de communication n'affectent pas seulement le vécu de l'exil, mais aussi l'économie culturelle et les temporalités complexes qui émergent dans ces réseaux transnationaux.

L'expérience migratoire se nourrit en outre de projections vers le passé et l'avenir. Le changement d'échelle sociale, spatiale et temporelle – le passage de l'individu au groupe (famille, génération), du niveau national au transnational, de la synchronie à la diachronie – permet de mettre en évidence les logiques de continuité, en termes de cycles et de liens individuels, familiaux, de groupes, autant d'éléments structurants de la réalité migratoire. La question des rythmes de la migration est sous cet angle à nouveau posée, tant les relations avec les origines ne se manifestent pas de manière homogène dans le temps. Un cycle de retours

ou de remobilisation du discours de l'origine commune apparaît désormais distinctement : tout d'abord un retour sur soi, sur ses racines de migrants, qui pousse à réhabiliter la mémoire de la migration dans le but de valoriser une histoire souvent méconnue et négligée par les grandes narrations officielles¹². Le souci du passé migratoire se manifeste aussi par la création de nouvelles formes de mobilités géographiques qui, à rebours de la migration première, voient les migrants (ou leurs descendants) revenir sur leurs traces, vers les lieux de leurs origines pour des voyages habituels (vacances ou double activité) ou plus exceptionnels (pèlerinage identitaires ou tourisme des racines). La création d'associations, de centres d'héritage culturel ou de musées participe de ce foisonnement mémoriel. L'avenir est par ailleurs au centre du projet migratoire. La projection fréquente dans un incertain retour incite les migrants à élaborer des stratégies singulières dont le phénomène diasporique rend compte dans bien des cas.

12

C'est pour faire un premier point sur cet ensemble de processus, mais aussi sur les apports heuristiques d'une approche des migrations à partir de la question des temporalités, que nous avons isolé le premier texte. Piero-D. Galloro y dessine différentes pistes de réflexion procédant des acquis mis en œuvre à partir de la relation entre les sociétés contemporaines et le temps, tels qu'ils sont élaborés essentiellement par des historiens comme Reinhart Koselleck, François Hartog et Norbert Elias. Il les met en lien avec les possibilités offertes par l'usage des ethnométhodologies dans l'ensemble des sciences sociales qui s'impliquent dans l'analyse des processus migratoires, permettant d'accéder ainsi aux perceptions et aux représentations du temps par les migrants (les temporalités *stricto sensu*) et de les confronter à un temps qui « avec ses aspects objectifs, élaboré de manière conventionnelle par un collectif [...] surplombe les individus ». L'auteur affirme ainsi l'apport d'une démarche considérant les migrants comme de véritables acteurs de leur devenir, permettant de saisir ainsi la grande variété des rapports que ceux-ci entretiennent avec le temps, nous conduisant à considérer dans chacun de ces cas « le temps comme dimension essentielle de la vie en société puisque la notion de temps renvoie non seulement à l'instrument de repérage mais également à l'expérience de la durée et surtout à la conscience du changement qui s'opère chez les individus et dans les groupes ».

De manière attendue, la première partie de cet ouvrage rassemble des contributions qui visent à présenter ce que ces séquences temporelles permettent d'aborder dans leur pluralité. L'image de la noria a souvent été utilisée en sciences sociales pour décrire le mouvement sans cesse répété de vagues migratoires se succédant vers les pays industrialisés et s'y sédimentant au gré d'une intégration plus ou moins aisée et inéluctable. En s'inscrivant dans une critique de cette métaphore¹³, les cinq articles

composant cette partie invitent à leur tour à l'interroger et à repenser les phénomènes migratoires dans l'épaisseur diachronique des XIX^e et XX^e siècles.

Tout d'abord, la prise en compte des « variables d'origine » et des « variables d'aboutissement »¹⁴ permet de penser les migrations – et non pas uniquement l'émigration ou l'immigration – comme des phénomènes ayant leurs logiques propres, relatives aux contextes des pays de départ et d'arrivée. Roger Waldinger montre à travers l'exemple de plusieurs migrations depuis le début du XIX^e siècle l'importance des contextes politiques et économiques aussi bien dans les pays de départ que dans les nouveaux lieux d'implantation. Annalaura Turiano, à partir de l'exemple des Italiens d'Égypte au XX^e siècle, met en exergue le contexte particulier de l'arrivée, du séjour puis du départ des Italiens et ce sur plusieurs décennies. En rétablissant une chronologie de longue durée, en hiérarchisant les facteurs économiques et politiques à la lumière d'un réexamen des sources, elle montre la complexité des facteurs de cette migration et les enjeux politiques et mémoriels de sa datation. La prise en compte de ces variables invite aussi à une lecture des migrations déconstruisant la logique chronologique. Lisa Anteby-Yemini utilise ainsi le concept de génération, non pas seulement au sens temporel du terme mais dans une acception plus large, désignant des migrations répondant aux mêmes logiques, même si elles ne sont pas contemporaines. Ainsi, la migration juive de retour (*aliyah*) désigne à la fois celle des juifs russes et éthiopiens entre 1948 et 1990. De même, la demande d'asile politique en Israël confère à toute une génération de migrants une cohérence depuis le début des années 2000. Roger Waldinger souligne, quant à lui, la permanence des logiques migratoires dans le temps.

13

En second lieu, là où la noria défile continûment et au rythme inchangé du cours d'eau qui la guide, les auteurs de cette partie ne font pas des migrations des phénomènes continus réguliers. Annalaura Turiano montre les phases d'accélération ou de ralentissement de l'émigration égyptienne. De même, Stéphanie Rolland-Traina décrit l'interruption d'une émigration massive de la petite île du sud de l'Istrie vers New York en raison de la Première Guerre mondiale, puis de l'instauration des quotas aux États-Unis en 1921 et 1924. Autre changement de rythme : Lisa Anteby et Lisa Terrazzoni soulignent que la globalisation entraîne de nouveaux paradigmes migratoires. L'entrée dans la période postcoloniale, de même que le recul des États-nations et de leurs frontières face à des migrations mondialisées, au transnationalisme renforcé, marquent selon elles l'entrée dans une nouvelle séquence temporelle, qui implique de penser les migrations autrement, dans une « optique cosmopolitique »¹⁵. Roger Waldinger souligne, quant à lui, la difficulté de dater ce passage à une ère globale, même s'il ne réfute en rien la façon dont elle rebat les cartes du point de vue des migrations mondiales.

Enfin, la noria décrit bien des mouvements migratoires linéaires, où le départ tout autant que l'arrivée sont inscrits dans la longue durée, voire définitifs. Or, ces cinq articles mettent en avant l'importance de la circularité et de la circulation dans une nouvelle approche des séquences migratoires dans le temps. À l'échelle individuelle d'abord, les Français d'Essaouira, décrits par Lisa Terrazzoni, s'y installent souvent après plusieurs expériences migratoires, dont certaines dans d'anciennes colonies françaises. À l'échelle collective surtout : Stéphanie Rolland-Traina décrit des insulaires multipliant les séjours à New York pour mieux revenir au pays, dans une perspective d'« émigration sur ordre » (Sayad). Des cycles migratoires se succèdent les uns aux autres, venant contredire l'inéluctabilité de la notion de vagues. Ce sont des phases circulatoires méditerranéennes qui sont décrites ici comme autant de séquences temporelles moins définitives que réitérées, moins régulières que heurtées au gré des contextes politiques et économiques.

14

Les textes regroupés dans la deuxième partie détaillent précisément les temporalités sous l'angle de la circularité migratoire. Depuis une trentaine d'années, les travaux sur les migrations ont été renouvelés par la mise en évidence des processus de circulation qui articulent espaces d'origine et de destination selon des temporalités variables, reposant différemment les questions de l'intégration dans les sociétés d'arrivée¹⁶, réinterrogées par la perspective de la mobilité des migrants. La circulation se manifeste par des va-et-vient inscrits dans des champs migratoires, dans lesquels se rencontrent et se négocient à la fois des logiques économiques, des projets familiaux, et des contraintes politiques, inscrits dans des temporalités souvent décalées, et aux objectifs souvent antagonistes. C'est ce regard spécifique sur la confrontation des temporalités des acteurs, migrants, politiques, économiques, qui est privilégié dans les textes de ce chapitre.

Hugo Vermeren se place dans une perspective historique pour montrer comment une circulation établie comme mode de vie se transforme dans un contexte politique contraignant en sédentarisation de la mobilité, dans le cas des corailleurs italiens circulant sur les côtes méditerranéennes au XIX^e siècle, à l'heure de la colonisation française en Algérie. Les pêcheurs italiens de corail, professionnels à la réputation de nomades des mers, sont progressivement amenés au fil du siècle à se sédentariser à Bône, port commercial du Maghreb oriental, et centre urbain important de la colonisation algérienne. Si la colonisation française avive, dans un premier temps, la circulation de corailleurs devenus aussi transporteurs commerciaux de vivres et de messages, la législation coloniale restrictive, par une politique de francisation de la pêche, encourage la sédentarisation des pêcheurs italiens, dans le cadre d'une politique de naturalisation au service d'un projet d'immigration de peuplement. Inscrits dans une sociologie contemporaine du travail et des mobilités, Frédéric Decosse et Béatrice Mésini discutent les temporalités des programmes de migrations

temporaires dans l'agriculture provençale. Frédéric Decosse met en lumière la façon dont les programmes de migration saisonnière encadrés par les contrats OMI se sont en réalité progressivement « dé-saisonnalisés », en raison des difficultés de circulation liées à la distance entre bassins de recrutement et de mise au travail, de la dé-saisonnalisation produite par l'artificialisation des cultures, et de l'érosion des emplois stables au profit des contrats temporaires. Ce processus sous-tend le développement de pratiques d'utilitarisme migratoire, via la mise à disposition d'une main d'œuvre « assignée à circuler », mais dont la migration, du fait de sa « temporalité », est entièrement mise au service du travail, et autorise une exploitation maximale. La dissociation entre un espace-temps de la production, celui de la migration temporaire, et un espace-temps de la reproduction, tout entier contenu dans les espaces d'origine, permet de reporter sur ces derniers la gestion des risques sociaux au travail sur la longue durée, au bénéfice de l'employeur et au détriment des salariés.

15

C'est cette coexistence de temps sociaux inscrits dans des échelles et des hiérarchies multiples que Béatrice Mésini dévoile, au travers de nouveaux processus de mise à disposition de main-d'œuvre temporaire par des entreprises espagnoles d'intérim international, auprès des producteurs agricoles français, avec une main-d'œuvre d'origine latino-américaine. Elle éclaire la façon dont le temps de la productivité, de la rentabilité et de la flexibilité entrepreneuriale, inscrit dans des logiques de circulation des travailleurs, se heurte aux conflits de temporalités plurielles qui coexistent dans les trajectoires biographiques des migrants, affectées par l'effet éruptif de la crise économique espagnole, qui conduit un certain nombre de migrants au retour vers les espaces d'origine. Elle dénonce finalement le retard des temps politiques d'élaboration de cadres juridiques de protection des travailleurs temporaires à l'échelle européenne, face aux temps courts de la productivité et de la rentabilité du capital, au détriment des mécanismes de protection des salariés circulants.

La troisième partie de l'ouvrage analyse les temporalités à partir de trois dimensions entremêlées, celles des générations, de la famille et du genre. Elle souligne la force structurelle dans le temps – au fil des générations – des liens familiaux et des réseaux dans la migration. L'approche des migrations à partir des générations ou des « vagues générationnelles » n'est pas récente. Elle a notamment donné naissance à tout un courant de recherche qui a analysé le processus de chaînes migratoires. Dès les années 1960 (John S. Mac Donald, Beatrice D. Mac Donald), la littérature sur la migration analyse le phénomène de « chaîne migratoire » comme un processus par lequel l'acte de migrer crée du capital social : parents et amis pionniers jouent un rôle important pour ceux qui suivent leurs traces. Ils aident matériellement les nouveaux arrivants dans leur recherche d'une formation, d'un emploi et d'un logement, et ces derniers aideront à leur

tour les suivants. Ces études montrent que l'expérience de la migration et le savoir-faire entre les générations se transmettent en héritage, directement ou indirectement, auprès des membres migrants et non migrants de la famille.

C'est ce que cherche aussi à interroger Laura Odasso à propos de familles mixtes. L'auteure prend l'exemple de deux familles, constituées d'un partenaire libanais ou jordanien et d'un partenaire français ou italien, et souligne que les conjoints ou enfants n'ayant pas connu directement l'acte de migrer peuvent se sentir dépositaires et aller jusqu'à revendiquer une double ou multi-appartenance. Cette contribution croise des éléments du parcours biographique du migrant et de la configuration familiale, en les situant dans les différents contextes socio-historiques du pays d'origine et de départ, afin de saisir au plus près les formes de transmission de l'expérience migratoire entre les parents et leurs enfants et entre les conjoints. De son côté, la littérature sur le genre a permis de renouveler le questionnement sur la formation de vagues migratoires successives dans le temps en analysant le rôle de femmes pionnières et leur capacité (« *agency* », « *empowerment* ») à créer des chaînes migratoires. Dans cette littérature, les transferts financiers des migrants ont été particulièrement étudiés. L'article de Laura Oso porte sur les différentes vagues migratoires des femmes latino-américaines en Espagne depuis les années 1980. Il souligne que les transferts financiers de la migration (*remittances*) ont été traditionnellement analysés au regard d'hommes seuls ou chefs de famille. Or la perspective genrée sur cette question révèle qu'une variété d'envois de fonds est réalisée par les femmes et que cela n'est pas sans effets sur la transformation du rôle et du statut de la femme (mère, épouse, célibataire) au sein de la famille conjugale et/ou élargie. Comme le souligne Laura Oso, les retombées de ces transferts en termes de prestige social et symbolique ne sont pas les mêmes entre les hommes et les femmes : les femmes migrantes destinent principalement leurs envois au cercle restreint de la famille et des enfants restés au pays et non à une communauté plus élargie à la différence des hommes. Il en résulte une construction du prestige social en migration différenciée entre les sexes. L'auteure souligne aussi que les transferts de fonds participent d'autant plus à une dynamique sociale ascendante de la famille élargie restée au pays d'origine que le migrant, homme ou femme, est parent d'enfants laissés à la charge des membres de la famille du pays d'origine. Mais à partir du moment où le foyer se fonde ou se regroupe dans le pays d'accueil, l'investissement au pays d'origine des migrants se tarit et est détourné au profit du projet de mobilité sociale de la famille conjugale et des enfants.

Les nouvelles vagues migratoires d'un même pays d'origine ne s'inscrivent cependant pas mécaniquement dans l'héritage de l'expérience migratoire des vagues plus anciennes. Dans un contexte de crise, de la société de départ ou d'arrivée, les nouvelles générations de migrants peuvent au contraire s'inscrire délibérément dans une dynamique de rupture ou d'émancipation. L'article

écrit par Hadrien Dubucs, Thomas Pfirsch et Camille Schmoll montre que l'émigration italienne récente en France – plus diplômée, internationale et moins politisée que ses aînés – ne tient pas à suivre la trace des vagues d'émigration italienne précédentes, mais au contraire cherche à s'en distancier. Elle porte un jugement très négatif envers l'Italie actuelle qu'elle estime en profonde crise et incapable de répondre aux attentes des nouvelles générations.

Dans la quatrième partie, sont regroupées plusieurs contributions mettant en scène des acteurs sociaux qui franchissent le pas, ou s'apprentent à le faire, pour revenir en arrière, « à l'envers » du premier voyage qui les avait menés (eux ou leurs parents) vers de nouveaux espaces d'installation. Envisagés de plus près, ces voyages « de retour » apparaissent au gré des contributions de cette partie dans leur grande diversité. Ils peuvent être tout d'abord vus comme l'expression d'un désir consubstantiel au projet migratoire – venant en quelque sorte l'achever, le clôturer du point de vue de celui qui, en tant que « travailleur invité », aurait vocation à revenir sur ses pas pour regagner ses *patrogonikes esties* – comme on le dit dans la Grèce contemporaine pour désigner aussi bien les anciennes implantations de son ascendance familiale que les lieux d'origine d'un groupe de migrants envisagé à travers le prisme de son appartenance (souvent ethnique).

C'est ainsi que, pour les migrants piémontais ou siciliens étudiés pour l'après-guerre par Francesca Sima ou pour les travailleurs boliviens de Barcelone analysés pour ces dernières années par Sophie Blanchard, la perspective du retour est bien inscrite de manière irrévocable dans l'ADN du projet migratoire tant ces différents protagonistes semblent mettre en œuvre toutes les conditions pour le réaliser. Mais cette unique interprétation, qui se cantonnerait à décrire un naturel « retour en arrière » pour les migrants, ne simplifierait-elle pas un peu trop radicalement une réalité nettement plus complexe ? La métaphore naturaliste, souvent mobilisée à ce propos, du saumon qui remonte le courant à la fin de sa vie pour regagner les eaux où il a vu le jour, ne travestirait-elle pas un ensemble de processus dépendant peut-être aussi des impératifs du moment ? Les contextes sociaux qui les environnent doivent en effet être pris en compte plutôt que d'abandonner l'explication au réflexe soi-disant anthropologique de retour aux sources. C'est ainsi que, dans les dernières décennies du xx^e siècle, ce type de mobilités de retour s'est inscrit dans des temporalités de nature ponctuelle, partielle, épisodique qui les feraient se rapprocher – à leur manière – des modalités contemporaines de réalisation des migrations alternantes ou circulatoires telles qu'elles ont été décrites plus haut. On peut le constater par exemple au départ de la France pour les retraités ou les familles des migrants portugais¹⁷, ou lors de ces vacances « au bled » présentées par des récents travaux¹⁸. Dans de telles circonstances, ces retours au pays se conforment aussi au devoir ou à l'injonction de mémoire que présente le chapitre suivant dans le domaine migratoire.

De la sorte, pour ceux dont la provenance explique encore jusqu'à aujourd'hui la réalité du quotidien, ou pour ceux qui n'ont plus pour autre recours que de se montrer tels que l'on veut les voir – c'est-à-dire au prisme de leur « appartenance » – quoi de plus conforme que de se projeter physiquement vers des lieux que l'on perçoit comme indiscutablement siens, ou bien vers ceux qui leur sont assignés comme des espaces d'une « origine » indélébile ? Le texte d'Irène Dos Santos, qui décrit l'expérience des migrants portugais en France et leurs différentes expériences de retour, met en lumière certains nouveaux acteurs du retour migratoire qui peuvent influencer les migrants ou leurs descendants dans ce sens. C'est le cas, par exemple, des États-nations qui se posent une nouvelle fois comme des prescripteurs de normes et de représentations pouvant donner une impulsion à ces voyages. Cet élément apparaît avec un État portugais qui met en avant la communauté des « Luso-descendants » comme pour rattacher encore et toujours les descendants de migrants à la terre d'origine de leurs parents. Le dernier texte de cette partie laisse sur une recherche empirique d'une grande finesse, où la description ethnographique épaisse livre toutes ses possibilités de compréhension. La caravane des mineurs marocains du Nord-Pas-de-Calais, décrite avec force détails par Marie Caquel et Hicham Jamid, laisse percevoir comment, entre prophétie autoréalisatrice et suggestion des discours dominants, l'expérience d'un retour au Maroc vient inscrire ce qui pourrait se présenter comme une somme d'initiatives individuelles dans un mouvement plus général, celui de l'« heure de la mémoire » et de la mondialisation, où le retour sur ses traces est aussi un retour sur soi bien dans l'ère du temps.

Le changement de régime d'historicité, dont François Hartog remarque qu'il affecte les sociétés occidentales, renforce la présence du passé dans un « présent dilaté »¹⁹, c'est-à-dire d'un présent dont les réalités président à la perception du passé autant qu'à la projection dans l'avenir. Conformément à un tel mouvement, l'engouement mémoriel et patrimonial concerne l'ensemble des sociétés. Il affecte de la même manière les populations migrantes dans divers contextes et selon différentes perspectives qu'éclairent dans leur diversité les contributions rassemblées dans la cinquième et dernière partie. La question des mémoires devient ainsi un élément structurant des processus migratoires eux-mêmes. La migration apparaît le plus souvent comme un moment fondateur inscrit à la charnière de deux temporalités, celle du départ et celle de l'arrivée. En outre, cette mémoire donne son identité au groupe de migrants, comme l'a montré Maurice Halbwachs²⁰, il y a maintenant longtemps et dans un cadre plus général.

Tous les auteurs montrent peu ou prou que cette mémoire collective et partagée favorise le lien social et renforce les solidarités parmi des migrants confrontés à l'épreuve du déracinement. La mobilisation du passé peut aussi dans certains cas intervenir dans l'établissement de relations entre les migrants et la société d'accueil. Michel Calapodis montre que

la communauté grecque de Marseille s'appuie sur une mémoire inscrite dans une culture hellénique qui n'est pas incompatible avec l'impératif intégrationniste imposé par l'État français. La mémoire de la migration incorpore même une « mémoire d'hôte » comme le relève Boris Adjemian concernant les Arméniens reconnaissants au roi d'Éthiopie Ménélik de les avoir accueillis favorablement.

Ces mémoires sont parfois blessées et prennent un caractère traumatique notamment lorsque la migration s'inscrit dans un contexte conflictuel et que le déplacement est forcé²¹. Ainsi, l'installation de la majorité des Arméniens d'Éthiopie après la Première Guerre mondiale à la suite du génocide est occultée de la mémoire collective au profit du souvenir du noyau originel au siècle précédent. Comme a pu le rappeler Paul Ricœur, il n'y a pas de mémoire sans oubli²². Zeynep Aktüre, Ela Çil et Nurşen Kul montrent, de leur côté, à travers l'étude des villages grecs abandonnés de l'Anatolie occidentale, puis de leur repeuplement, que les déportations massives, qui ont accompagné le traité de Lausanne signé entre la Grèce et la Turquie en 1923, marquent profondément les mémoires de part et d'autre de la frontière.

19

Ces compositions et recompositions des mémoires se font aussi au gré des enjeux politiques et nationaux qui imposent leur marque à cette « présence du passé ». Dans le cas de Rhodes, ces processus s'incarnent dans les pratiques patrimoniales que Cyril Isnart décrit pour les catholiques de l'île, dont la présence apparaît comme le témoignage en creux du départ, en 1947-1948, des Italiens de Rhodes, après la période d'occupation coloniale. Il convient de remarquer que, dans bien des cas, ces mémoires s'apparentent à des récits mythologiques. Le cas de ce village arabe israélien écrit et analysé par Iris Seri-Hersch est de ce point de vue très significatif. En dépit de sources concordantes offrant un démenti au « paradigme soudanais », l'origine africaine des habitants de Jisr al-Zarqâ' continue d'être affirmée. La question du rapport entre mémoire et histoire ne manque d'ailleurs pas ici d'être posée²³. La formation des imaginaires tient à l'évidence une part importante dans la constitution des mémoires de migrants. La littérature ou plus récemment le cinéma participe à la façonner à l'image de ce qu'évoque Delphine Pagès-El Karoui à propos de l'émigration égyptienne.

D'une manière transversale, la lecture des différentes contributions offre des pistes stimulantes de réflexion sur deux aspects : l'inscription de ces mémoires dans un dispositif de relations transnationales avec le pays d'origine d'une part et, d'autre part, les variations générationnelles autour du processus de remémoration qui interroge inévitablement les modalités de transmission du passé au sein des communautés, des groupes ou des familles.

Quoi qu'il en soit, la profusion mémorielle à laquelle nous assistons depuis plusieurs décennies invite plus que jamais à inscrire l'étude des migrations internationales dans l'observation et l'analyse de leurs temporalités.

notes

* Cet ouvrage est issu des travaux du colloque « Migrations internationales et temporalités en Méditerranée. XIX^e-XXI^e siècle », 10-12 avril 2013, organisé par MIMED (Lieux et territoires des migrations en Méditerranée), Réseau thématique sur les migrations en Méditerranée (MMSH).

1. M. Bloch, 1941.
2. F. Braudel, 1949.
3. C. Dubar, C. Rolle, 2008.
4. R. Hartmut, 2010 ; 2012.
5. A. Sayad, 1977.
6. Y. Charbit, M.-A. Hily, M. Poinard, 1997.
7. A. Tarrius, 1989 ; 2009.
8. N. Glick Schiller, L. Basch, C. Szanton Blanc, 1995 ; R. Waldinger, 2006.
9. C. Schmoll, H. Thiollet, C. Wihtol de Wenden (dir.), 2015.
10. L. Vidal, A. Musset (dir.), 2015.
11. D. Diminescu, 2005.
12. S. Murlane, P. Sintès, 2014.
13. Cf. Parmi de nombreuses références A. Sayad, 1977 ; M. Peraldi (dir.), 2002.
14. A. Sayad, 1999, p. 57.
15. U. Beck, 2006.
16. E. Ma Mung, K. Dorai, M.-A. Hily, F. Loyer, 1998 ; G. Cortes, L. Farey, 2009.
17. Y. Charbit, M.-A. Hily, M. Poinard, 1997.
18. J. Bidet, L. Wagner, 2012.
19. F. Hartog, 2002.
20. M. Halbwachs, 1925.
21. E. Ribert, 2011.
22. P. Ricœur, 2000.
23. P. Joutard, 2013.

Bibliographie

- Beck U., 2006, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?*, Paris, Aubier.
- Bidet J., Wagner L., 2012, « Vacances au bled et appartenances diasporiques de descendants d'immigrés algériens et marocains en France », *Tracés*, Paris, ENS Éditions, 23 [en ligne].
- Bloch M., 1941, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin.
- Braudel F., 1949, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin.
- Charbit Y., Hily M.-A., Poinard M., 1997, *Le va et vient identitaire, migrants portugais et village d'origine*, Paris, INED-PUF.
- Cortes G., Faret L. (dir.), 2009, *Les circulations transnationales : lire les turbulences migratoires contemporaines*, Paris, Colin U.
- Diminescu D., 2005, « Le migrant connecté. Pour un manifeste épistémologique », *Migrations/Société*, 17, 102, p. 275-292.
- Dubar C., Rolle Ch. (dir.), 2008, « Les temporalités dans les sciences sociales », *Temporalités, Revue de sciences sociales et humaines*, 8 [<http://temporalites.revues.org/57>].
- Glick Schiller N., Basch L., Szanton Blanc C., 1995, « From immigrant to transmigrant : theorizing transnational migration », *Anthropological Quarterly*, 68, 1, p. 48-63.
- Halbwachs M., 1925, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Alcan.
- Hartog F., 2002, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil.
- Hartmut R., 2010, *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, coll. Théorie critique.
- Hartmut R., 2012, *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris, La Découverte, coll. Théorie critique.
- Joutard P., 2013, *Histoire et mémoires, conflits et alliance*, Paris, La Découverte.
- Ma Mung E., Dorai K., Hily M.-A., Loyer F., 1998, *Bilan des travaux sur la circulation migratoire*, Poitiers, Migrinter, Éditions de la Maison des sciences de l'homme et de la société.
- Mourlane S., Sintès P., 2014, « Circulation, frontier and memory of migrations », in L. Anteby Yemini, V. Baby-Collin, S. Mazzella, S. Mourlane, C. Parizot, C. Regnard, P. Sintès (dir.), *Borders, Migrations and Mobilities. Perspectives from the Mediterranean, 19-21st Century*, Bruxelles, PIE Peter Lang, p. 235-238.

Peraldi M. (dir.), 2002, *La fin des norias ? Réseaux migrants dans les économies marchandes en Méditerranée*, Paris, Maisonneuve et Larose-MMSH.

Ribert E., 2011, « Formes, supports et usages des mémoires des migrations : mémoires glorieuses, douloureuses, tuées », *Migrations société*, 23, 137, sept.-oct., p. 59-78.

Ricœur P., 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.

Sayad A., 1977, « Les trois âges de l'émigration algérienne en France », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 15, juin, p. 59-79.

Sayad A., 1999, *La double absence : des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil.

Schmoll C., Thiollot H., Wihtol de Wenden C. (dir.), 2015, *Migrations en Méditerranée*, Paris, CNRS Éditions.

22 Tarrius A., 1989, *Anthropologie du mouvement*, Paris, Paradigmes.

Tarrius A., 2001, *Les nouveaux cosmopolitismes*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube.

Vidal L., Musset A. (dir.), 2015, *Les territoires de l'attente. Migrations et mobilités dans les Amériques (XIX^e-XX^e siècle)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

Waldinger R., 2006, « Transnationalisme des immigrants et présence du passé », *Revue européenne des migrations internationales*, 22, 2, p. 23-41.

Les configurations temporelles du migrant comme objet-frontière

Espaces circulatoires¹, espaces des migrations résidentielles et internationales² ou espaces des migrations transnationales³ ont, jusqu'à une date récente, plus capté l'attention des recherches en sciences humaines que les interrogations sur les temps migratoires⁴. Quand bien même la majeure partie des études privilégie les approches liées aux territoires, le cher cheur qui travaille sur les mondes des migrations est confronté aux questions temporelles. En France, l'angle mort qu'a constitué la question du temps dans le champ migratoire peut s'expliquer par l'apparition tardive de ce dernier objet sur la scène académique, mais il est probable qu'il est également inhérent à la configuration académique du découpage disciplinaire. Celui-ci s'ingénie à attribuer les grandes dimensions tels l'espace physique ou l'espace social à un domaine de prédilection comme la géographie pour le premier et la sociologie pour le second. Le temps serait considéré, quant à lui, comme une sorte de « pré carré », des historiens, revendiqué au besoin par les sociologues à travers des querelles dont la plus fameuse reste, dans les années 1950, la dispute entre Fernand Braudel et Georges Gurvitch concluant à une incompatibilité de conception entre les deux disciplines⁵. L'existence de sociologies historiques, l'émergence de la sociohistoire et de revues spécialisées interdisciplinaires⁶ montrent, à ce propos, que les querelles stériles de disciplines ont laissé la place à des passerelles de dialogue. Dans cette optique, notre propos vise surtout à montrer comment les temporalités des migrations, vues comme des objets frontières, peuvent apparaître comme une plate-forme d'analyse commune entre sociologie et histoire à travers des transferts d'interprétation et en établissant un lien entre les temporalités et l'expérience vécue des migrants.

Le temps comme objet de traduction

Les sociologues comme les historiens, dans leur volonté de connaître les trajectoires des individus étudiés et/ou leurs projets, dans la reconstitution de leurs carrières et sur le vécu de leurs présents, participent à l'élaboration de récits qui sont, d'un certain point de vue, structurés par le temps⁷. Chaque récit est soumis aux contraintes chronologiques avec des séquences et un fil de narration inscrits dans un ordre de succession temporel (passé, présent et avenir) quand bien même la tripartition du champ temporel est nuancable en fonction des espaces et des individus⁸.

24

Les recherches sur les migrations, qu'elles s'intéressent au passé ou à l'actualité, peuvent autant susciter l'intérêt porté aux processus qu'aux configurations délimitées dans l'espace et le temps. Et lorsque le chercheur focalise son regard sur une période précise il semble difficile de ne pas tenir compte des travaux de Max Weber⁹ et de Norbert Elias¹⁰. Pour ces deux auteurs, ce qui est qualifié de présent reste relié à un passé qui pèse sur les manières de penser et d'agir, invitant par là à tenir compte de l'historicité des phénomènes sociaux. Les événements observés dans un temps court même « immédiat » appartiennent à l'histoire car ils restent le résultat d'un processus historique et social. Le migrant *a* une histoire et *est* une histoire, quelle que soit sa figure. Diachronie et synchronie sont donc à inscrire dans une historicité quand bien même l'une prétend aborder le social sous l'angle des évolutions et des processus et la seconde considère les phénomènes sociaux comme aboutissement de mécanismes estompés par le temps mais qui gardent leur caractère contraignant. Les étalements du temps, aussi précis et différenciés soient-ils sous la plume de Gurvitch et de Braudel peuvent induire un paradoxe dans le travail des chercheurs en sciences humaines dans la mesure où « la courte, ou la longue durée peuvent apparaître chacune, suivant le point de vue adopté, comme une incarnation de la diachronie ou de la synchronie [...] dans ce cas, "tout est dans tout" : la distinction perd alors sa valeur opératoire ou heuristique puisqu'elle rassemble des éléments qu'il serait utile de distinguer »¹¹.

Le temps des expériences vécues interroge de ce point de vue celui de la recherche : le temps vécu du migrant n'est pas celui reconstitué par le chercheur. Le chercheur qui rencontre un migrant ne pourra en quelques minutes d'entretien ou par quelques documents d'archives percevoir que des traces de l'expérience des migrants. De ce point de vue, le temps est également un facteur déterminant qui permet sinon de dépasser « l'illusion biographique »¹², au moins d'optimiser la relation entre le chercheur et son interlocuteur par des liens de confiance propice aux confidences et aux révélations. Nos observations des *indigenas Saraguros* et des *cholas* en Amérique du Sud, des *harragas*, des *fecânz* en Afrique du Nord ou des *cafone* dans les Abruzzes ne se sont révélées dans leurs richesses qu'après

plusieurs mois de fréquentation, de moments partagés ainsi que de fréquents allers et retours dans les archives¹³, pour mettre en perspective les éléments cueillis à vif sur le terrain par le socio-historien. De ce point de vue, l'historicisation concerne les catégories du prêt-à-penser véhiculées par les lieux communs mais également les catégories de références du travail savant en y impliquant le chercheur.

Ainsi, le temps n'est pas qu'un simple cadre des phénomènes historiques mais doit être considéré comme la matière même de l'Histoire dans laquelle le chercheur baigne, qu'il soit sociologue ou historien. Même l'analyse complexe de l'agir social par les sociologues longtemps cantonnée principalement dans son déroulement actuel avec une focale sur l'expérience sociale des individus pris dans un temps limité inclut dans la palette de questionnements, les liens historiques de structuration des situations. Pour les historiens comme pour leurs homologues sociologues, si le temps n'était qu'un cadre, il se réduirait à une taxonomie classant les événements dans une chronologie indispensable pour éviter l'anachronisme, mais insuffisante pour permettre un raisonnement scientifique. Ce travail est nécessaire car même si le regard très contemporain est érigé dans le temps court, il convient d'éviter toute « projection dans le passé des désirs du temps présent »¹⁴ et dans le domaine des migrations, sujet passionnel s'il en est, la prise en compte des configurations temporelles devient une nécessité par un dialogue entre disciplines.

25

Sur ce plan, Susan Star et James Griesemer ont, en 1989, défini la notion d'objet frontière à partir de différentes caractéristiques applicables à notre propos sur le Temps¹⁵. Ces auteurs ont observé les modes collaboratifs de différents mondes sociaux et leurs passerelles de communication. Ils ont fini par remarquer que les coopérations étaient possibles à partir d'objets communs qu'ils ont qualifiés d'objet-frontière. L'idée était de saisir le processus par lequel les acteurs appartenant à des mondes sociaux hétérogènes parviennent à collaborer malgré des points de vue divergents. Cela suppose de concevoir une approche qui accepte de placer au cœur des phénomènes sociaux des interactions qui utilisent le récit comme acte de langage et les représentations symboliques qu'il véhicule. Or, le courant théorique de l'interactionnisme symbolique permet de comprendre qu'il est nécessaire, dans le cadre de projets interdisciplinaires, d'avoir des éléments, des objets qui servent de support en leur attribuant des significations stables et partagées.

En attribuant au temps le caractère d'objet-frontière nous obtenons la possibilité d'une plate-forme d'échange entre disciplines à la fois proches et différentes comme l'histoire et la sociologie, reliées entre elles dans un mouvement dynamique de traduction. De ce point de vue, Paul Ricoeur montre comment la traduction sert le projet d'une unité sans remise en cause de la pluralité¹⁶, tandis que Michel Callon entend la traduction

comme le « mécanisme par lequel un monde social et naturel se met progressivement en forme et se stabilise pour aboutir, si elle réussit, à une situation dans laquelle certaines entités arrachent à d'autres, qu'elles mettent en forme, des aveux qui demeurent vrais aussi longtemps qu'ils demeurent incontestés »¹⁷. Le temps appartiendrait à ces objets dont l'usage déborde sur plusieurs univers scientifiques et permet, dans les intersections qui en constituent les terrains de contact, un langage commun tout en réservant une possibilité d'adaptation aux contraintes et perspectives spécifiques de chaque entité. Pour permettre de comprendre les passerelles de communication, la notion de temps est donc liée à celle de signification partagée et d'interprétation. Cette latitude de sens partagé et cette souplesse d'interprétation ne sont rendues possibles que parce que le temps (comme l'Espace) est d'abord caractérisé par une idée d'abstraction qui facilite le dialogue entre univers de recherche. Le temps ne correspond pas à des qualités séparées à l'avance de la réalité¹⁸ dans la mesure où ni le temps ni l'espace ne sont perçus en tant que tels mais uniquement à travers les phénomènes, les événements et les données qui y sont rattachés. Cette abstraction permet d'effectuer une construction rhétorique comparable à des cartes de connaissances¹⁹, véritables zones temporaires ou durables de transaction et d'intercompréhension²⁰. À cette qualité, s'ajoute également celle de la polyvalence puisque le temps peut se décliner d'une part au pluriel ou au singulier et d'autre part en termes individuels ou collectifs comme chez les démographes qui scandent leurs analyses d'approches par âge, par génération, par cycle de vie, par cohorte, par ancienneté et, de manière générale, pour tous les chercheurs qui effectuent une distinction entre l'approche transversale et l'approche longitudinale. La première, conjoncturelle, conduit à travailler sur les variations observées d'une période temporelle à l'autre tandis que la seconde analyse parcourt les changements des groupes et des individus sur des périodes successives, les deux pouvant être utilisées successivement pour plus d'exhaustivité. Par la flexibilité des échelles temporelles, le temps est donc un objet à géométrie variable qui peut s'appréhender dans son ensemble ou sur une partie et c'est justement cette plasticité qui permet aux chercheurs de divers horizons d'établir des plates-formes de discussion. Le temps devient par là une interface entre acteurs de la scène scientifique puisque chacun est libre de valoriser les acquis des autres en les interprétant et en les reformulant.

La première introduit la notion d'ordre qui donne une indication sur le déroulé des événements qui se succèdent dans la vie des migrants. Grâce à cette connaissance il est possible de distinguer un « avant », un « pendant » et un « après ». C'est en vertu de ce principe que les chercheurs vont tenter de reconstituer les parcours des migrants en essayant de comprendre les trajectoires découpées en périodes (avant le départ du pays, le départ et le voyage puis l'arrivée et l'évolution dans le pays d'accueil). Mais cet ordre

ne pourrait être apprécié sans prise en compte de la durée qui renvoie, quant à elle, à l'écoulement du temps qui sépare deux éléments. Curieusement, les témoins des migrations se souviennent de certaines dates mais en confondent d'autres ou bornent leurs parcours avec des souvenirs triviaux obligeant les historiens et les sociologues à recouper les données avec d'autres informations pour comprendre l'étalement des événements vécus par les témoins. Ainsi, le temps des horloges ne suffirait pas à déterminer les épreuves subies par les individus puisqu'il existe un temps vécu par la conscience et qui renvoie à une expérience. Au temps opératoire, quantitatif, chronométré viendrait s'adjoindre un temps existentiel²¹ dont la tonalité affective puise son origine dans l'épaisseur de la vie sensitive²². La temporalité est donc ce temps vécu par la conscience, c'est-à-dire le temps dont celle-ci fait l'expérience.

27

Du temps aux temporalités

Or dans les sciences humaines, et en particulier en histoire et en sociologie, les temporalités sont autant sources de questionnements communs que de manières équivalentes de les appréhender. Dès lors que les temporalités renvoient à la subjectivité des acteurs, il est impossible de connaître ce qu'est la temporalité sauf à tenter de saisir son expérimentation par les individus. Historiens et sociologues ont compris que les groupes humains sont suffisamment pluraux pour qu'ils produisent, par leurs attitudes, leurs actions et leurs croyances, des manières de concevoir les événements dans un temps ordonné de manière différente. Entre la chrétienté et l'islam, l'origine des événements est d'un côté la naissance du Christ et de l'autre l'Hégire et ces débuts sont eux-mêmes le produit d'une évolution en lien avec la diffusion de ces modèles à travers l'expansion coloniale. Là où le métropolitain a intégré une seule datation, le migrant originaire des colonies détient en lui la double temporalité propre à sa religion et celle imposée par le colonisateur. Les chercheurs admettent également de manière analogue que ces dissemblances sont dues à l'élaboration collective des temporalités par ces mêmes groupes dans leurs besoins d'établir des repères communs à l'ensemble de leurs membres. Cependant, par-delà des exigences communes, ces disciplines partagent également des interrogations et tentent de régler plusieurs apories. La première consiste à tenter de concilier, d'une part le caractère englobant du temps avec ses aspects objectifs, élaboré de manière conventionnelle par un collectif qui surplombe les individus, et de l'autre, son côté englobé et pluriel, subjectivé par les individus à travers leur vécu avec un décalage par rapport au premier. Les échelles de temps étant un système d'organisation univoque des événements, comment l'individu s'y

retrouve-t-il ? En quoi la création des fuseaux horaires, d'un temps légal, d'un temps universel joue-t-il sur les relations et les interactions entre individus migrants et ceux restés au pays ? Comment mettre en adéquation le temps des ères propres aux chercheurs (historique, géologique, cycles labroussiens ou de Kondratief) ou celui des institutions avec l'immédiateté du vécu de l'individu ? Enfin, comment l'individu immigré ou le groupe observé est-il en capacité d'habiter le temps²³, c'est-à-dire de se mettre ou non en conformité avec le temps dominant dans la société où il vit par rapport à celui d'où il provient ? Cette dernière interrogation nous interpelle ici puisqu'elle pose la question du positionnement social des entités observées (individus, groupe, institution ou société) par rapport à une trinité de référence : le passé, le présent, l'avenir. Et ce positionnement peut donner des indications sur les orientations des individus au sein des sociétés. Réduire le temps aux trois dimensions précédentes risque d'appauvrir les analyses sur les rapports entre le temps et l'être humain par une dégradation du rapport au passé (combien de recherches en histoire des immigrations en France prennent la peine de s'intéresser à la vie du migrant dans son pays d'origine ?), l'enfermement du futur dans certains scénarios de projection pessimistes (les migrants sont vus comme de futurs envahisseurs) et un présent statique et dilaté (la sociologie pêche parfois par une surinterprétation des événements immédiats). Pour la sociologie, la question du temps peut être traitée, comme tout fait social, par une approche qui accorde un caractère construit socialement aux objets qu'elle étudie. Par-là, le chercheur refuse la conception d'un universel, voire d'un absolu, en distinguant l'idée de la constitution temporelle des expériences – qu'elles soient individuelles ou collectives – de la variation des manières de ressentir la temporalité.

Que ce soit en histoire ou en sociologie, le migrant doit être abordé à travers des configurations et des processus²⁴. Ces derniers incluent un regard qui tient compte de l'évolution temporelle dans les parcours. Chaque récit de migrant devient un document en soi (qu'il soit témoignage direct ou tiré d'archives) puisque il est d'une certaine manière soumis aux contraintes chronologiques.

Néanmoins, les manières d'articuler passé, présent et avenir sont uniques et irréductibles d'un individu à l'autre. Dans les travaux que nous avons menés sur les migrants italiens en Lorraine, sur les Cholas sud-américaines parties vers l'Europe ou les *harragas* du Sud méditerranéen, les migrants n'ont pas exprimé le même rapport au temps. Certains espéraient tout de leur société d'accueil. Ils développaient des stratégies diverses oscillant entre l'obligation pour leurs enfants de parler la langue du pays à la participation à la vie sociale locale. D'autres, au contraire, cherchaient à garder le lien avec le pays d'origine et eux développaient des groupes folkloriques tout en inscrivant leurs enfants à des cours de langue du pays

d'origine. Parfois, certains n'avaient qu'une idée, celle de rentrer au pays ou pire se marginaliser par rapport aux sociétés d'accueil, qui les rejetaient, et de départ vers laquelle la honte de l'échec les empêchait de retourner. Certains ne vivaient que le moment présent dans une course en avant où ils ne contrôlaient rien, cherchant à la fois à maintenir les traditions tout en refusant que leurs enfants parlent la langue d'origine.

Les travaux menés dans le cadre de projets transfrontaliers sur les migrants dans trois espaces nationaux limitrophes mais différents nous ont amené à nous interroger sur le sentiment d'appartenance des individus aux espaces observés²⁵. Il s'est avéré que derrière les questions d'implantation territoriale la place des migrants était conditionnée certes en partie par les effets de structure (législation, conditions d'accueil et moyens de subsistance), mais le temps de séjour avait un impact non négligeable. Chaque migrant portait en lui des projets qui évoluaient avec le temps. La question de la place de ces populations dans les sociétés d'accueil trop souvent appréciée à l'aune d'une notion d'intégration jamais définie gagnerait en précision si l'on tenait compte des parcours de vie des individus qui l'expriment de manière assez explicite dans les entretiens recueillis. Les psychosociologues Richard Bourhis²⁶ et John Berry²⁷ ont établi une modélisation en ce sens, dans laquelle chaque individu projette ses acquis et ses perspectives. Les résultats possibles peuvent être réduits à un tableau à double entrée où les relations établies entre la société d'accueil et celle d'installation font apparaître les expériences et les projets de chacun par rapport au passé, au présent et à l'avenir : s'implanter, retourner au pays ou rester dans l'entre-deux de la double absence²⁸ voire de la double présence²⁹. Les uns vont tenter de combiner les valeurs d'origine et celles rencontrées dans la société d'accueil et par là développeront une attitude d'acculturation par le mélange des différentes valeurs. Cette posture constitue une sorte d'ancrage dans le présent par le maintien d'une forme d'équilibre entre le passé et l'avenir. Certains vont rester figés dans le passé comme ces femmes italiennes rencontrées dans la région de Liège en Belgique et dans les vallées usinières luxembourgeoises et mosellanes qui ont vécu la majeure partie de leur vie dans le pays d'accueil en circuit fermé. Restées à la maison pendant que le mari travaillait, elles n'ont fréquenté que d'autres femmes qui parlaient leur langue, voire leur patois, n'ont fait leurs courses que dans des commerces ethniques. Elles apparaissent statistiquement comme parfaitement intégrées alors qu'elles sont dans un processus de séparation plus induit par le processus de partage des tâches (le mari travaillait et elles se sont occupées de la maisonnée) que conscient. Cette logique de séparation se retrouve chez d'autres populations notamment en France chez les jeunes héritiers de l'immigration postcoloniale³⁰ pour qui le paradoxe de l'altérité³¹ les enjoint à être nés sur place mais à rêver à une origine mythique du pays de leurs parents avec une crispation identitaire sur un

pays qui n'est pas le leur mais celui du passé de leurs parents. Parmi eux, il existe aussi des jeunes qui se retrouvent au sein de la société française dans une dynamique de marginalisation, face à une absence de reconnaissance et de légitimation qui provoque chez eux une perturbation dans leur système de référence qu'ils qualifient eux-mêmes de « *tchoutchouka* (ratatouille) » : cette confusion révèle chez eux une profonde vulnérabilité qui les place en porte-à-faux vis-à-vis de la génération précédente et du présent et de l'avenir de la société dans laquelle ils ont grandi³². Enfin, il existe aussi des comportements tournés vers l'avenir lorsque les migrants implantés dans un nouveau pays cherchent à oublier autant qu'à faire oublier leurs origines en refusant de ne parler autre chose que la langue du pays, en l'imposant également à leurs enfants, à changer leurs habits traditionnels voire leurs noms. Cette attitude volontairement assimilationniste peut être également perçue comme une projection vers l'avenir. Par-delà l'intérêt de l'approche psychosociologique, ces quelques pistes d'observations montrent que les attitudes rencontrées font sens car elles signifient que la manière dont les individus racontent leur biographie renseigne le chercheur sur leurs rapports aux temporalités. Et de manière réflexive, il convient de s'interroger sur ces temporalités pour comprendre également en quoi elles deviennent un moteur de l'action. Pour bien le comprendre il faut envisager l'objet-temps non à travers une linéarité stérile mais plutôt à travers le prisme des régimes de temporalité, véritable exemple type d'objet-frontière.

L'expérience du migrant et les régimes de temporalités

Le migrant comme acteur

La notion de régime de temporalité a été proposée par les sociologues Claude Dubar et Didier Demazière³³ à partir des travaux sur le régime d'historicité élaboré par les historiens Reinhardt Koselleck et François Hartog. Dans la perspective temporelle, la recherche qualitative donne à comprendre une dimension du temps à la fois feuilletée et aux rythmes variés. Cette caractéristique invite à parler plutôt de temporalités de la dynamique biographique à travers les lieux : « Il n'y a d'histoire qui n'ait été constituée par les expériences vécues et les attentes des hommes agissants et souffrants³⁴ ». Toute migration est donc une histoire qui rassemble des histoires situées dans une multitude de lieux et de temps. Et comme telle, elle réunit une transversalité entre cheminement et récit, entre temporalité et spatialisation. Le migrant n'est pas cet être désincarné, personnage social propre à toutes les manipulations interprétatives détachées de son existence. Il est également un acteur à part entière de la scène qui se joue sous les yeux de l'observateur qu'est le chercheur (et à laquelle ce dernier participe aussi). Temps et histoire

des migrations ne sont pas synchrones, d'où l'importance de distinguer le récit historique des constructions effectuées par les contemporains. Dès lors il est illusoire de vouloir mêler mémoire et histoire dans la mesure où les subjectivités individuelles interfèrent dans les visions du présent autant que dans les constructions du passé, et c'est la question de l'objectivisation qui est en jeu tant la part majeure des expériences du passé reste inaccessible au chercheur³⁵. Sur ce plan, chercher à comprendre les temporalités des migrations incite à réfléchir aux problématiques soulevées par Michel Foucault sur l'« archéologie du savoir »³⁶. Celles-ci révèlent l'existence de dispositifs, de systèmes – et de ce que Norbert Elias qualifiait de configurations³⁷ – qu'il s'agit de mettre à jour telles des couches sédimentaires d'un savoir tenu comme constitué par le sujet et qui est en fait un champ d'historicité. Ces mises en garde doivent nous inciter à faire émerger la pluralité de niveaux présents dans les discours mémoriels dès lors qu'ils deviennent sélectifs. Les préconisations de précautions prodiguées par Ricœur conduisent à se méfier de la « mémoire manipulée » qui, dans le récit historique des migrations, voit peser sur la configuration narrative le poids des sélections et des oublis inévitables, voire par l'imposition d'un récit canonique qui chercherait à imposer « la dépossession des acteurs sociaux de leur pouvoir originaire de se raconter eux-mêmes »³⁸. « Si l'errance est la libération par rapport à tout point donné dans l'espace et s'oppose conceptuellement au fait d'être fixé en ce point, la forme sociologique de l'étranger se présente comme l'unité de ces deux caractéristiques », nous rappelle Simmel. Cela signifie, entre autres, que le migrant se raconte et sa narration contient des indications que le chercheur décrypte à travers un rapport mémoriel. C'est cette conversion de tous les instants que rappelle Bergson quand il explique que : « de la survivance du passé résulte l'impossibilité, pour une conscience, de traverser deux fois le même état. Les circonstances ont beau être les mêmes, ce n'est plus sur la même personne qu'elles agissent, puisqu'elles la prennent à un nouveau moment de son histoire. Notre personnalité, qui se bâtit à chaque instant avec de l'expérience accumulée, change sans cesse. En changeant, elle empêche un état, fût-il identique à lui-même en surface, de se répéter jamais en profondeur. C'est pourquoi la durée est irréversible »³⁹. Cette expérience du temps vécu et les projets effectués par les migrants deviennent un objet de réflexion.

François Hartog a été le premier, en France, à employer dans un usage bien spécifique le « régime d'historicité » : « J'entends par là, une formulation savante de l'expérience du temps qui, en retour, modèle nos façons de dire et de vivre notre propre temps [...]. Un régime d'historicité [...] rythme l'écriture du temps, représente un ordre du temps auquel on peut souscrire ou, au contraire (et le plus souvent), vouloir échapper, en cherchant à en élaborer un autre »⁴⁰. Dans ce syntagme, il importe surtout

de penser et travailler *l'expérience* du temps dans un rapport en tension entre des temporalités différentes. Cette idée d'expérience est partagée par les travaux de Reinhardt Koselleck. Ce théoricien de l'histoire pose de manière centrale la question du langage et, par là même, du sens.

Pour penser le temps lui-même avec les rapports au passé, au présent et au futur, on peut s'interroger sur les types d'histoire que les sociétés ont construits⁴¹. Désormais, le rapport au temps n'est plus seulement constitué par un regard présent sur le passé, mais il intègre l'interrogation sur le futur. Cet auteur met au cœur des analyses les conditions permettant de penser le passé comme présent en posant la question : « Comment, dans chaque présent, les dimensions temporelles du passé et du futur ont-elles été mises en relation ? » et conclut que « la présence du passé est autre que celle du futur ». Si le passé se manifeste par un champ d'expériences concentrées dans le moment présent (et n'entretenant pas fatalement de continuité entre elles), le futur, quant à lui, se présente comme un horizon d'attente présent dans les projets des individus sur des temps plus ou moins longs allant de quelques jours à plusieurs années. Cela signifie que s'efforcer de penser le passé et le futur avec l'expérience, les acquis et les représentations des acteurs invite à une approche compréhensive – dans le sens weberien du terme – des discours des acteurs.

Ainsi ces deux auteurs ont défini l'idée qu'il existe plusieurs manières d'écrire l'histoire qui dépend des époques et des représentations. Chacune de ces manières privilégie des relations entre passé, présent et avenir et Koselleck nous convainc que chaque individu établit un lien entre ses « champs d'expérience (relation du passé au présent) » et son « horizon d'avenir (relation du futur au présent) ». Le migrant qui narre son parcours (tout comme l'historien ou le sociologue qui analysent ces parcours) est dans le temps présent du récit. Mais il faut tenir compte de l'orientation de ce présent qui peut être tendu, de manière variable (et parfois complètement) vers l'un des pôles que sont le passé et l'avenir, se situer dans un équilibre entre les deux ou uniquement sur le présent.

Le récit comme révélateur des régimes de temporalité

En travaillant sur les types d'historicité définis par Hartog, les sociologues ont défini à leur tour des régimes de temporalités que nous pouvons mobiliser sur les temporalités des migrations. Il existerait un premier régime qualifié de mythique et qui apparaît dans les discours des acteurs lorsqu'il ressort que pour eux le passé est la clé de tout. Ainsi il n'est pas contradictoire de mettre sur le même plan des discours différents rencontrés dans la littérature locale de la « bibliothèque lorraine » entre

régionalisme et mémoire hagiographique sur certaines migrations⁴². Le courant littéraire régionaliste, apparu à la fin du XIX^e siècle, a donné lieu à diverses tentatives de valoriser de manière littéraire l'image de la vie traditionnelle. Ce mouvement est né dans le contexte d'une urbanisation galopante et a cherché la valorisation du monde rural, considéré comme stable dans le temps. Il correspond à une volonté de préserver et de protéger un mode de vie en voie de disparition »⁴³. Il se dégage de ces écrits une mélancolie à peine déguisée pour une période considérée comme l'âge d'or de l'histoire régionale soulignant le constat posé par Ch. Bromberger : « Les préoccupations pour les cultures et les particularismes régionaux ne semblent occuper le devant de la scène intellectuelle française qu'en période de crise ou de restauration, quand se rompent les équilibres économiques et démographiques ou encore quand la Nation échappe aux fondements modernes de son histoire, tels que les ont conçus les Lumières et incarnés la Révolution »⁴⁴. Ce retour consiste, dans les ouvrages lorrains, à considérer que « c'était un autre temps. Une vie plus sereine, plus conviviale » et pose l'idée de parler « avec nostalgie de la vie de nos grands-parents, de nos aïeux »⁴⁵. Ces discours régionalistes côtoient des ouvrages sur les ouvriers qui font la part belle aux Italiens sous la plume de leurs descendants qui revendiquent une « italianité » mythique (alors que les mineurs marocains et algériens – qui ont été majoritaires dans certaines équipes – sont les grands absents des discours). Ces récits entrent en résonnance avec les propos tenus par des Italiens primo-arrivants qui, au cours d'entretiens n'hésitent pas à déclarer que eux étaient de bons immigrés (en désignant nommément les Nord-Africains comme les mauvais) et que leur venue d'Italie correspond à l'âge d'or de l'industrie lorraine. À côté de cette approche mythique il est possible de dégager un régime plutôt futuriste où l'avenir devient le point d'ancrage des récits. Il se rencontre par exemple chez les jeunes *harragas* partis du Sud de la Méditerranée, du Maroc, d'Algérie et de Tunisie. Incapables d'obtenir une reconnaissance dans leur société d'origine, ils tentent de partir vers l'Europe au prix de leur vie. Pour être sûrs de ne pas être ramenés chez eux en cas d'échec, ils brûlent leurs papiers. Cette crémation peut être perçue comme le reniement d'un passé qu'ils veulent quitter et d'une purification avant le passage vers l'avenir qu'ils ont rêvé. Leurs discours sont en conformité avec cette projection vers l'avenir. Il n'y a pas beaucoup de différences avec ces autres jeunes filles maghrébines qui cherchent à changer de prénom ou ces femmes qui cherchent à rendre moins visibles leurs origines africaines en blanchissant leur peau ou en défrisant leurs cheveux⁴⁶. Entre ces deux tendances, il existe également chez les migrants un régime présentiste : le passé ne donne aucune leçon et l'avenir apparaît comme sombre et menaçant. C'est ce qui apparaît dans les récits des personnes en échec du projet migratoire initial. Dans leur société de départ ils ne sont pas à leur place. Leur passé n'est qu'une succession de

revers et ils apparaissent comme des invisibles sociaux. Ils ont tout quitté, mais arrivés dans un autre pays ils restent englués dans des déboires dans la société d'accueil. Il convient évidemment de nuancer ces typologies en acceptant l'idée que l'individu peut, en cours de vie, changer de régime et passer de l'un à l'autre.

En 2005, à l'occasion du Congrès de l'ARIC à Sidi Ferruch, j'avais rencontré à Alger des jeunes étudiants avec qui j'ai gardé des contacts par courriel et qui me parlaient de l'Europe comme un horizon d'attentes et de rêves. Certains d'entre eux ont bénéficié d'invitations de mon laboratoire, le 2L2S pour venir effectuer des « stages » avant de rentrer pour terminer leur diplôme dans leur université d'origine, pleins d'espoirs. En 2008 une partie d'entre eux a tenté une traversée clandestine de la Méditerranée. Arrivés en France ils ont vécu les affres de la clandestinité et face aux dures réalités d'une invisibilisation vécue dans la société française⁴⁷, l'Algérie s'est révélée être leur seul espoir par la perspective offerte de devenir des cadres de leur université d'origine. Ainsi le *harraga* arrivé en France peut, dans sa clandestinité forcée, passer d'un régime futuriste à un discours qui met en avant une forme de découragement. Par-là, les régimes de temporalités par leur configuration dynamique autorisent une confrontation interdisciplinaire favorable au dialogue et à l'élaboration de réflexions fécondes plus que concurrentes.

34

Ainsi, pour conclure provisoirement, ces exemples de mondes des migrations montrent la diversité des expériences du temps à travers lesquelles certains discours se révèlent ancrés dans le passé ou un présent déprécié, d'autres projetés vers un futur ou figés dans le présent. Ils nous montrent que tout récit est lié aux multiples procédés de mettre en scène les temporalités passées, présentes et futures dans un récit biographique. Ces propositions sont l'aboutissement de la mise en réflexion du temps des migrants comme un objet-frontière où les regards des historiens et des sociologues se nourrissent mutuellement. De ce point de vue, la sociologie éliásienne – que d'aucuns ont interrogé pour savoir si elle est la plus historienne des sociologies ou la plus sociologique des approches historienne – intègre le temps comme dimension essentielle de la vie en société puisque la notion de temps renvoie non seulement à l'instrument de repérage mais également à l'expérience de la durée et surtout à la conscience du changement qui s'opère chez les individus et dans les groupes. De ce point de vue, au-delà des auteurs, les échanges entre disciplines et les emprunts de la sociologie de concepts majeurs forgés par les historiens montrent qu'en plus d'utiliser les temporalités, les chercheurs réussissent à transférer les idées dans un champ aussi particulier que les migrations. Ces dernières devenant à leur tour un support de dialogue entre disciplines.

Notes

1. A. Tarrius, 1996.
2. P. Gonin, N. Kotloko, S. Lima, 2011.
3. A. Portes, L. Guarnizo, P. Landolt, 1999 ; D. Loch, J. Barou, 2012.
4. J. Bret, 2012 ; Ph. Rygiel, 2010.
5. A. Maillard, 2005.
6. Notamment *Temporalités*, revue de sciences sociales et humaines [<http://temporalites.revues.org/>].
7. D. Demazière, C. Dubar, 2005.
8. J. Chesneaux, 2005.
9. M. Weber, 1971.
10. N. Elias, 1993 ; 2003.
11. B. Bosa, 2011, p. 172-173.
12. P. Bourdieu, 1986.
13. I. Merle, 1999.
14. E. Hobsbawm, 1994.
15. S. L. Star, 2010.
16. P. Ricœur, 2003.
17. M. Callon, 1986, p. 205.
18. J. Moraïs, 1983.
19. G. Wilson, C. Herndl, 2007.
20. M. Evans, 2009.
21. G. Berger, 1964.
22. A. Leroi-Gourhan, 1965, p. 95.
23. J. Chesneaux, 1996.
24. N. Elias, 1997.
25. P. D. Galloro, P. Tisserant, 2007.
26. R. Y. Bourhis, L. C. Moise, S. Perreault, S. Senécal, 1997.
27. J. W. Berry, 1992.
28. A. Sayad, 1999.
29. P.-D. Galloro, Pascutto T., Serré A., 2010.
30. A. Boubeker, 2003.
31. A. Sayad, 1991.
32. E. Marlière, 2008.
33. D. Demazière, C. Dubar, 2005.
34. R. Koselleck, 1990, p. 308.
35. M. Riot-Sarcey, 2002.
36. M. Foucault, 1969.
37. N. Elias, 1997.
38. P. Ricœur, 2000, p. 580.

- 39. H. Bergson, 1907, p. 4.
- 40. F. Hartog, 1995.
- 41. R. Koselleck, 1990.
- 42. P. D. Galloro, A. Boubeker, 2010, p. 139.
- 43. J.-M. Cuny, 1995.
- 44. Ch. Bromberger, 1993.
- 45. P. Lallemand, 2002, p. 7.
- 46. J. Sméralda, 2005.
- 47. G. Le Blanc, 2009.

Bibliographie

- Berger G., 1964, *Phénoménologie du temps et prospective*, III : *Phénoménologie du temps*, Paris, PUF.
- Berry J. W., 1992, « Acculturation and adaptation in a new society », *International Migration*, 30, p. 69-85.
- Bergson H., 1907, *L'évolution créatrice*, Paris, PUF, coll. Quadrige.
- Bosa B., 2011, « Ce qui change et le déjà fait – Diachronie et synchronie dans les sciences humaines et historiques », *Revue européenne des sciences sociales*, 49, 2, p. 169-196 [<http://ress.revues.org/1032> (mis en ligne le 2 janvier 2015)].
- Boubeker A., 2003, *Les mondes de l'ethnicité*, Paris, Balland.
- Bourdieu P., 1986, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 62-63, p. 69-72.
- Bourhis R. Y., Moise L. C., Perreault S., Senécal S., 1997, « Towards an interactive acculturation model: a social psychological approach », *International Journal of Psychology*, 32, p. 369-386.
- Bret J., 2012, « Temps migratoires en tension », *Temporalités*, 15, p. 169-196 [<http://temporalites.revues.org/2029> (mis en ligne le 2 mai 2012)].
- Bromberger Ch., 1993, « L'ethnologie de la France et le problème de l'identité », *Civilisations*, 42, 2, p. 45-63.
- Callon M., 1986, « Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », *L'Année sociologique*, 36, p. 169-208.
- Chesneaux J., 1996, *Habiter le temps : passé, présent, futur. Esquisse d'un dialogue politique*, Paris, Bayard.
- Chesneaux J., 2005, « La tripartition du champ temporel comme fait de culture », *Temporalités*, 3, p. 82-93 [<http://temporalites.revues.org/452> (mis en ligne le 2 juin 2009)].
- Cuny J.-M., 1995, *Histoire de la Lorraine... des temps anciens à nos jours*, Nancy, Éditions JMC.
- Demazière D., Dubar C., 2005, « Récits d'insertion de jeunes et régimes de temporalité », *Temporalités*, 3 [<http://temporalites.revues.org/452> (mis en ligne le 2 juin 2009)].
- Elias N., 1993, *Engagement et distanciation. Contributions à la sociologie de la connaissance*, Paris, Fayard.
- Elias N., 1997, *Logique de l'exclusion*, Paris, Fayard.
- Elias N., 2003, « Le repli des sociologues dans le présent », *Genèses*, 52, p. 133-151.

- Evans M., 2009, « Defining the public, defining sociology: hybrid science-public relations and boundary-work in early American sociology », *Public Understanding of Science*, 18, 1, p. 5-22.
- Faye G., 2000, *La colonisation de l'Europe – Discours vrai sur l'immigration et l'islam*, Paris, Éditions de l'Æncre.
- Foucault M., 1969, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.
- Galloro P.-D., Tisserant P., 2007, « Relations interculturelles et dynamiques identitaires (RIDI) », Rapport à la Communauté européenne dans le cadre du programme INTERREG III-A (Lorraine-Luxembourg-Wallonie), axe 4, 4.2, Accès aux connaissances et aux valeurs identitaires.
- Galloro P.-D., Boubeker A., 2010, « Les non-lieux des immigrations en Lorraine », Rapport pour la mission ethnologie du ministère de la Culture, Sdarchetis/Ch.Cg 09 Lo 13, sept.
- Galloro P.-D., Pascutto T., Serré A., 2010, « “De l’immigré à l’émigré ?” L’entretien biographique en contexte(s) migratoire(s) », *Temporalités, Revue de sciences sociales et humaines*, 11 (D. Demazière, O. Samuel [éd.], *Les parcours individuels dans leurs contextes*) [<https://temporalites.revues.org/1168>].
- Gonin P., Kotlok N., Lima S., 2011, « Entre réseaux et territoires, des mobilisations multiscalaires pour le développement. Réseaux migratoires et communes rurales dans la région de Kayes, Mali », *Espace – Populations – Sociétés*, 2, p. 265-278.
- Hartog F., 1995, « Temps et Histoire », *Annales, économies, sociétés, civilisations*, 6, nov.-déc., p. 1220-1221.
- Hobsbawm E., 1994, *La responsabilité de l'historien*, Paris, PUF (*Diogène*, 168, oct.-déc., n° spécial).
- Koselleck R., 1990, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- Lallemant P., 2002, *Pont-à-Mousson – Gens & Traditions (1850-1950)*, Sarreguemines, Éditions Pierron.
- Leroi-Gourhan A., 1965, *Le geste et la parole, 2. La mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel.
- Le Blanc G., 2009, *L'invisibilité sociale*, Paris, PUF, coll. Pratiques théoriques.
- Loch D., Barou J., 2012, « Éditorial : Les migrants dans l'espace transnational : permanence et changement », *Revue européenne des migrations internationales*, 1, 28, p. 7-12.
- Maillard A., 2005, « Les temps de l'historien et du sociologue – Retour sur la dispute Braudel-Gurvitch », *Cahiers internationaux de sociologie*, 2, 119, p. 197-222.

- Marlière E., 2008, *La France nous a lâchés. Le sentiment d'injustice chez les jeunes des cités*, Paris, Fayard, coll. Documents.
- Merle I., « Des archives à l'entretien et retour : une enquête en Nouvelle-Calédonie », *Genèses*, 36, p. 116-131.
- Moraïs J., 1983, « La perception de l'espace et du temps », in S. Moscovici, *L'espace et le temps aujourd'hui*, Paris, Seuil, p. 149-164.
- Portes A., Guarnizo L., Landolt P., 1999, « The study of transnationalism: pitfalls and promise of an emergent research field », *Ethnic and Racial Studies*, 22, 2, p. 217-237.
- Ricœur P., 2000, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.
- Ricœur P., 2003, *Sur la traduction*, Paris, Bayart.
- Riot-Sarcey M., 2002, « Temps et Histoire en débat », *Revue d'Histoire du XIX^e siècle*, 25, p. 7-13.
- Rygiel Ph., 2010, *Le temps des migrations blanches*, Paris, Publibook Universités.
- Sayad A., 1991, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, De Boeck-Éditions universitaires.
- Sayad A., 1999, *La double absence : des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil.
- Sméralda J., 2005, *Peau noire, cheveux crépu – l'histoire d'une aliénation*, Point-à-Pitre, Éditions Jasor.
- Star S. L., 2010, « Ceci n'est pas un objet-frontière ! », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 1, 4, 1, p. 18-35.
- Tarrius A., 1996, « Territoires circulatoires et espaces urbains », *Annales de la recherche urbaine*, 59-60, p. 50-59.
- Weber M., 1971 [1921], « Les concepts fondamentaux de la sociologie », *Économie et Société*, 1, Paris, Plon.
- Wilson G., Herndl C., 2007, « Boundary objects as rhetorical exigence: knowledge mapping and interdisciplinary cooperation at the Los Alamos National Laboratory », *Journal of Business and Technical Communication*, 21, 2, p. 129-154.

